

Les anges blancs de la révolution : la voix des infirmières algériennes dans la littérature contemporaine

NAHOUI Imene

Laboratoire REDILCA

Université de Blida 2 Lounici Ali / Algérie

nahoui.imen@gmail.com

 <https://orcid.org/0009-0003-7380-8094>

Reçu : 01/05/2024,

Accepté: 16/10/2024,

Publié: 10/11/2024

The White Angels of The Revolution: The Voice of Algerian Nurses in Contemporary Literature

Abstract: In French-language accounts, the memory of the Algerian nurses in the maquis oscillates between fiction and reality. While their crucial role in the fight for independence is undeniable, the line between historical truth and romanticised elements sometimes becomes blurred. The embellished accounts give their stories a mythical dimension, transforming them into epic figures. Living testimonies, such as that of Yamina Cherrad in “Six années au maquis”, and the novel “La Grotte éclatée” by Yamina Mechakra, shed light on their journey and their sacrifice, while raising questions about memory and fiction.

Keywords: Memory - Algeria - nurses - reality - fiction.

Résumé : Dans les récits francophones, la mémoire des infirmières algériennes au maquis oscille entre fiction et réalité. Si leur rôle crucial dans la lutte pour l'indépendance est indéniable, la frontière entre vérité historique et éléments romancés s'estompe parfois. Les récits embellis confèrent une dimension mythique à leur histoire, les transformant en figures épiques. Les témoignages vivants, comme celui de Yamina Cherrad dans « Six années au maquis », et le roman « La Grotte éclatée » de Yamina Mechakra, éclairent leur parcours et leur sacrifice, tout en soulevant des questions sur la mémoire et la fiction.

Mots-clés : Mémoire - Algérie - infirmières - réalité - fiction.

Introduction

Les textes fictionnels et mémoriels autour du rôle des infirmières pendant la lutte pour l'indépendance algérienne dépeignent leur engagement dévoué et courageux auprès des combattants. Bien que nés de l'imagination des auteurs

et/ou d'un témoignage personnel ces récits résonnent avec la réalité historique de la lutte pour la liberté. Ils transcendent ainsi les frontières de la fiction pour devenir des témoignages vibrants de l'aspiration à l'indépendance de l'Algérie. Les écrits décrivent ces infirmières comme ayant prodigué des soins aux corps et aux âmes des combattants, offrant une forme de refuge dans la rudesse du maquis. Leurs gestes sont alors sublimés par la plume des auteurs, les élevant au rang de figures héroïques dans une épopée aux accents mythiques. Le mélange du réel et de l'imaginaire dans ces récits revêt ces femmes d'une dimension symbolique, captivant les lecteurs par la force de leur engagement. Les témoignages de certaines infirmières, telles que Yamina Cherrad dans son récit « Six ans au maquis » (2018) et le parcours fictionnel du personnage principal de Yamina Mechakra (1979) dans son roman « La Grotte éclatée », traduisent une volonté de transmettre leur mémoire et leur combat pour la liberté.

Les témoignages des femmes moudjahidates, bien que plus rares que ceux de leurs homologues masculins, revêtent une importance cruciale pour la compréhension de la guerre d'indépendance algérienne « Comme les hommes, elles ne peuvent guère échapper à l'Histoire omniprésente pour affirmer leur être au monde et l'existence réelle d'une patrie » (Achour, 2012, p. 190). Ces mémoires nous permettent d'éclairer des aspects trop souvent négligés ou occultés de l'histoire nationale. En effet, comme le souligne le sociologue Maurice Halbwachs, la mémoire collective ne se limite pas aux seuls événements historiques consignés dans les ouvrages officiels « Ce ne sont pas ces cadres qui constituent la mémoire collective » (Halbwachs, 1968, p. 67), elle englobe également les mémoires de groupes plus restreints, tels que les communautés locales ou les familles, qui façonnent directement la vie et la pensée de leurs membres. Ainsi, les récits des femmes ayant participé à la lutte pour l'indépendance - qu'il s'agisse de maquisardes, de moussabilettes ou d'infirmières - constituent des sources précieuses pour saisir la complexité de cette période charnière. Leurs témoignages, bien que longtemps restés dans l'ombre, nous éclairent sur les réalités concrètes de leur engagement, les épreuves traversées et la force qui les a animées dans leur combat pour la liberté. Il est donc essentiel de prendre en compte ces mémoires locales, souvent plus immédiates et influentes que les seuls récits historiques, afin de restituer une vision plus complète et nuancée de la guerre d'indépendance algérienne. Loin de se limiter aux faits et événements consignés dans les livres

d'histoire, la compréhension de cette période doit également s'appuyer sur la diversité des expériences vécues, y compris par les femmes qui ont joué un rôle crucial, mais souvent invisible, dans la lutte pour l'indépendance. Leurs visages, autrefois estompés, brillent désormais d'un éclat intemporel, ancrant leur héritage dans la mémoire collective de la nation. Ainsi, ces textes permettent de mettre en lumière le rôle joué par ces infirmières dans la lutte pour l'indépendance algérienne, tout en questionnant les frontières entre réalité et création littéraire. La problématique centrale de cette étude porte sur la représentation de la femme combattante/infirmière algérienne dans le maquis, à la croisée de la fiction et de la réalité historique. Il s'agit d'analyser comment ces figures sont dépeintes dans les récits mémoriels et imaginaires, et d'identifier les enjeux susceptibles d'entraver une compréhension complète de leur rôle et de leur héritage dans la lutte pour l'indépendance de l'Algérie. Pour répondre à ces questions, une approche comparative sur le plan thématique sera adoptée. En s'appuyant sur les témoignages et mémoires des infirmières, l'étude interrogera leur engagement, leurs motivations, et la manière dont elles ont traversé les années de braise aux côtés de leurs frères de combat, entre fiction et récit de vie. Il s'agira également d'examiner comment, dans le royaume des mots, les frontières s'estompent entre l'écriture littéraire et l'écriture historique. D'un côté, la fiction, domaine de l'imagination et du rêve, de l'autre, la science, quête de vérité et de faits irréfutables. L'objectif sera d'analyser comment ces deux disciplines, loin de s'exclure, s'entrelacent pour créer des ponts où le réel et l'imaginaire se rejoignent.

1. Littérature et mémoire : le discours mémoriel d'une infirmière algérienne

Tournées vers le passé, les écrivaines algériennes interrogent souvent l'Histoire révolutionnaire d'un pays en construction. La romancière Marguerite Yourcenar pense que connaître son passé est la clé pour comprendre les configurations du présent : « *Je continue à croire que l'homme a raison de se tourner vers le passé pour se faire une image de sa destinée et pour aider à connaître le présent lui-même* » (Halley, 2015, p. 19). Evoquer le passé, nécessite alors, forcément de faire appel aux souvenirs grâce au travail mémoriel. La mémoire est alors le lieu où « le passé vient nous visiter en permanence », elle occupe une place importante dans la littérature des auteures algériennes. Pourtant, dès l'indépendance, la fiction littéraire précéda la révélation officielle sur le rôle héroïque des femmes algériennes pendant la

période coloniale en générale, et la guerre de libération en particulier. Ainsi, dans *Les enfants du nouveau monde* en 1962, Djébar peignait déjà le portrait d'une femme qui a rejoint le maquis pour soigner les blessures des soldats. Des années plus tard (1979) apparaît le roman de Yamina Méchakra « *La Grotte Eclatée* », un roman qui rend hommage aux maquisards de la guerre de libération nationale. À travers le récit d'une infirmière au maquis, elle explore les dimensions multiples de l'engagement féminin dans la guerre, allant du sacrifice personnel à la quête d'identité et d'émancipation, le roman évoque le rapport problématique de l'Histoire algérienne au discours mémoriel qui la représente. L'infirmière qui est le personnage principal de Yamina Mechakra, a été trouvée dans une souika de Constantine, recueillie dans un orphelinat des sœurs blanches dans lequel elle est passée en conseil de discipline devant la Mère Supérieure pour lecture hérétique (*Les Nourritures terrestres* de Gide), elle fuit le couvent pour le maquis elle qui est privée de liens sociaux avec les siens, elle peine à s'identifier aux valeurs de sa société d'origine. Confiée à différentes familles d'accueil, elle se nourrit de cultures diverses, créant une identité complexe et fragmentée. La narratrice change de prénoms et de saints comme on change de vêtements. Elle ne s'identifie pas à une seule religion ou à une seule identité. Elle est à la fois Mrie et Judith, Fatma et Marie (Méchakra, 1979, p. 33). Cette multiplicité reflète la complexité de son identité, nourrie par différentes cultures et traditions. Elle se déplace librement entre différentes religions et identités. Elle prie tour à tour chez les musulmans, les juifs et les chrétiens, adoptant des noms et des saints associés à chaque religion. Cette fluidité témoigne d'une absence de frontières et d'une ouverture d'esprit remarquable. Mechakra utilise cela comme une métaphore de la quête identitaire de la narratrice. Elle explore différentes religions et identités, cherchant à se construire une identité propre, libre des frontières et des dogmes. Dans le roman l'auteure explore la souffrance de cette femme, tiraillée entre son passé douloureux et son engagement dans l'armée. Son récit met en lumière les difficultés de grandir sans famille, de se construire une identité et de trouver sa place dans un monde où l'appartenance est souvent définie par les liens du sang, elle qui se voyait ainsi « *J'étais heureuse de n'appartenir à aucune communauté, m'inventais des hommes et un pays aussi libre que moi.* » (Méchakra, 1979, p. 33). Elle n'a aucun attrait féminin, elle a le crâne rasé, elle est seule non parmi des combattants, mais parmi des blessés, des moribonds, des cadavres.

« Je songeais un instant à la femme chauve que j'étais, aux yeux rougis par les longues veilles, aux lèvres durcies, aux boucles qui pondaient à mes oreilles et la faisaient ressembler à un authentique pirate des montagnes » (Mechakra, 1979, p. 26).

C'est elle qui ampute avec une scie, une lame de rasoir, qui creuse les charniers, elle se marie avec Arris, l'un des combattants encore valides, sans rituels. Elle enfante dans la Grotte qui sera détruite par l'aviation ennemie (napalm), Arris son époux meurt, elle ne veut pas admettre que son enfant Arris II soit mort, elle même dans son lit d'hôpital en Tunisie habite la folie, en proie à la névrose, brouille les époques.

Dans les entrailles de la terre, une infirmière au cœur d'or prodigue ses soins aux combattants de la libération. La grotte, refuge et sanctuaire, devient le théâtre d'une histoire captivante où se mêlent le sang et les larmes, l'espoir et le désespoir. « Nous ne sommes pas des héros mais des condamnés ! Regarde ! De toute la terre, ils ne nous ont laissé qu'une grotte qui ne nous accouchera jamais ! Moi, je ne suis pas prisonnier. Ils m'ont tué ma mère mais je suis libre. Je ne les vois pas, je ne les entends pas. Je suis libre ! » (Mechakra, 1979, p. 27). La narration, tel un ruisseau sinueux, oscille entre la première et la troisième personne, mêlant habilement les éléments de l'autobiographie et une fausse objectivité expressive. Les pronoms « je » et « il » se rencontrent harmonieusement, créant ainsi une narration romanesque réaliste où l'absurde se mêle à l'émergence d'une écriture audacieuse. Se souciant peu des conventions narratives établies et des règles linguistiques dominantes, cette écriture fait coexister l'écrit et l'oral, créant un dialogue poignant entre la voix intérieure de l'infirmière et le récit des événements. Paradoxalement, malgré les souffrances et les douleurs d'un présent jamais dépourvu de tristesse ni de difficultés, cette narration est marquée par une profonde humanité. La compassion de l'infirmière, son dévouement et son courage face à l'adversité éclairent les pages de ce récit d'une lumière inextinguible.

« A l'intérieur de la grotte ceux qui le pouvaient entouraient le feu ; les autres, les mutilés étaient alignés le long de la paroi. Ils n'étaient pas nombreux. Les aides sortirent les ciseaux, les lames Gillette et la scie. « Plus de temps à perdre ! A l'assaut ! » Je devenais le boucher de mes semblables. La scie criait, les hommes hurlaient de douleur et ma tête bourdonnait. —L'Algérie entière coulait par la blessure. » (Mechakra, 1979, pp. 37-38)

L'écriture, vibrante et authentique, nous transporte au cœur de la grotte, nous faisant vivre les émotions des personnages, leurs peurs, leurs espoirs et leurs rêves. Elle nous invite à réfléchir sur la nature humaine, sur la force de la vie et sur la capacité de l'homme à trouver la beauté et l'espoir même dans les moments les plus sombres. Ainsi, cette histoire captivante, à la fois réaliste et onirique, nous offre une vision poignante de la guerre et de ses conséquences. Elle nous rappelle l'importance de l'humanité, de la compassion et du courage face à l'adversité. Dans ce roman, la mort plane comme un spectre omniprésent, hantant le récit et dessinant les contours de tous les espaces représentés. De la grotte, refuge précaire et fragile, déchirée par les bombardements de l'armée française, à l'hôpital tunisien, ultime refuge pour les corps mutilés de l'héroïne et de son nourrisson, la mort est un spectacle quotidien, une réalité incontournable. Le récit se déroule sur une scène d'horreur, de sang et de violence, témoignant de l'atrocité de l'ennemi.

« Quand je relevais la tête, je réalisais le carnage. Que des mutilés ! Quel était le crime de ces hommes nés pour vivre et que l'on avait tués ? Quel avait été le tort de ces hommes auxquels on n'avait pas laissé le temps d'aimer ? » (Mechakra, 1979, p. 22).

La mort, omniprésente et impitoyable, est dépeinte avec une précision saisissante, nous plongeant au cœur de la barbarie de la guerre. Une barbarie ou même l'enfance en était victime, comme c'était le cas de Saleh « *Il n'a point de jambes, ses mains sont sales (...) Il est seul. Ses parents tués. Voilà nos enfants* » (Mechakra, 1979, p. 58), le petit Saleh un enfant dépourvu de jambes, aux mains souillées et à la tête infestée de poux, est un symbole de la misère et de la souffrance des enfants algériens. Il est analphabète, n'a jamais connu la joie de marcher et endure la faim et le froid. Orphelin, il est seul au monde. Il représente la triste réalité d'une génération sacrifiée par la guerre et la

colonisation. Dans un univers poétique teinté de macabre, l'auteure nous plonge au cœur d'une réalité brutale, où les tueries et les mutilations se dressent comme des spectres de l'horreur. Ce récit, empreint de violence et de beauté, reflète l'amertume d'un contexte marqué par la souffrance. Mechakra, psychiatre de profession, s'aventure dans les méandres de la psychologie humaine, explorant les limites de la psyché face à l'intolérable. À travers la voix d'une femme torturée et délirante, il dépeint la fragilité et la résilience de l'esprit humain. Mechakra nous révèle la complexité des traumatismes et leurs effets dévastateurs sur l'âme. En faisant recours à une écriture transgressive, une prose poétisée, le récit se transforme en une exploration poignante de la douleur, du délire et de la folie, nous confrontant aux limites de l'endurance humaine. L'auteure, par sa double casquette de psychiatre et d'écrivaine, nous offre une perspective unique sur les mécanismes de l'esprit face à l'horreur. Son récit poétique et violent devient un témoignage poignant des ravages de la guerre et de la violence, nous invitant à réfléchir sur la fragilité de l'existence humaine. Dans un dénouement tragique, l'éclatement de la grotte marque la fin du combat pour la narratrice et son fils. Mutilés, ils sont exilés en Tunisie, où ils tentent de reconstruire leur vie. Ce dénouement poignant reflète le désespoir de nombreuses combattantes algériennes qui, sorties de la guerre meurtries et confuses, ont été trahies par les promesses. Après l'indépendance, ces femmes se sont retrouvées contraintes de retourner à leurs foyers, privées des droits et de la reconnaissance qu'elles espéraient, le contexte de l'époque était en faveur de l'enfermement des femmes. Mechakra a voulu mettre en lumière le sort tragique de ces combattantes qui, après avoir sacrifié leur jeunesse et leur corps pour la liberté de leur pays, se sont retrouvées marginalisées

L'histoire de la narratrice et de son fils est une métaphore du destin tragique de nombreuses femmes algériennes qui, après avoir contribué à la libération de leur pays, ont été privées de leurs droits et de leur reconnaissance. Ce récit poignant nous invite à réfléchir sur les injustices que subissent les femmes dans des contextes pareils, et sur l'importance de la lutte pour l'égalité et la justice sociale. En brisant les codes de l'écriture, Mechakra ouvre de nouvelles perspectives sur l'histoire et la mémoire des femmes algériennes. Son écriture éclatée devient un acte de résistance et de libération, permettant de donner voix aux expériences oubliées et de dénoncer les injustices subies par les femmes dans une société patriarcale. L'éclatement de la grotte et l'écriture éclatée de Mechakra sont deux expressions symboliques d'une même réalité : la fragmentation de l'identité des femmes algériennes après l'indépendance. Ces deux éléments se complètent et se renforcent mutuellement, créant un récit

poignant et subversif qui interpelle le lecteur et l'invite à réfléchir sur les injustices subies par les femmes dans les sociétés patriarcales.

2. Yamina Cherrad : le témoignage poignant d'une infirmière au cœur de la guerre de libération

Dans le vaste champ de l'histoire, les récits des femmes engagées restent trop souvent inexplorés, relégués dans l'ombre d'une mémoire collective incomplète. Encore plus rares sont les « mémoires des moudjahidates », ces récits de vie, ces autobiographies qui se font timides, comme des murmures dans un monde assourdissant. Parmi ces rares témoignages, les travaux de Mme Anissa BERKAT, Zohra DRIF, Jacqueline GUERROUDJ et Djamila AMRANE MINE brillent comme des étoiles étincelantes dans un ciel encore sombre. Ces femmes courageuses ont osé briser le silence, partager leurs expériences et éclairer le chemin vers la reconnaissance et la vérité.

Notre ambition, à travers cette recherche, est de nous rapprocher de ces héroïnes oubliées, d'écouter les murmures de leur silence et de les sortir de l'anonymat. Il est temps de les « restituer à l'histoire » (Joutard, 1983), de préserver leur mémoire menacée d'oubli, de distorsion ou de dissolution.

Leurs récits, précieux fragments d'une histoire trop longtemps ignorée, sont autant de témoignages poignants de la force, du courage et de la détermination des femmes algériennes qui ont contribué à la lutte pour la liberté. En les lisant, nous redonnons vie à leur histoire, nous brisons les stéréotypes et les clichés, et nous célébrons leur contribution à la construction d'une nation indépendante. Leur silence n'est pas un oubli, mais un choix difficile, douloureux, mais nécessaire. Elles ont choisi de vivre dans l'ombre, de ne pas s'approprier les lauriers de la victoire. Mais leur silence ne doit pas être interprété comme une absence. Elles sont présentes dans les mémoires, dans les cœurs, dans les esprits. Elles sont les héroïnes de l'ombre, les combattantes de la liberté. Nous estimons qu'il est temps de leur rendre hommage, de les célébrer, de les écouter. Il est temps de donner la parole aux femmes algériennes, de les inscrire dans la mémoire collective, de leur rendre la place qu'elles méritent dans l'Histoire.

Dans les méandres de l'histoire, le récit de vie de Yamina Cherrad Bennaceur, « Six années au maquis », résonne comme un chant envoûtant, révélant l'engagement vibrant d'une femme qui a offert sa jeunesse à la lutte pour la

liberté. Yamina Cherrad Bennaceur, moudjahida au cœur ardent, tisse une trame intime au cœur de la Guerre de libération nationale. Son récit est un hymne à l'héroïsme et à la détermination, un témoignage poignant des sacrifices et des victoires qui ont jalonné le chemin vers l'indépendance. Les mots, tels des éclats de lumière, illuminent les pages de ce livre, dévoilant les histoires de femmes audacieuses qui ont osé défier l'oppression à l'instar de Tassaadit Ait Said, Malika Gaid, Messaouda Harchi etc. Leur courage transcende les épreuves, et leurs voix unies résonnent comme un hymne à la liberté. Yamina Cherrad Bennaceur, à travers son récit, nous invite à un voyage au cœur de l'âme algérienne, à la découverte de la force et de la détermination des femmes qui ont contribué à l'avènement de l'indépendance. Son témoignage est un précieux héritage, une source d'inspiration pour les générations futures. Il nous rappelle l'importance de la mémoire collective, de la transmission des récits et de la reconnaissance du sacrifice de ceux qui ont lutté pour la liberté. Au cœur de la cité populaire de Bel Air à Sétif, où elle voit le jour en 1936, Yamina Cherrad Bennaceur baigne dans la flamme nationaliste qui anime sa famille, une flamme qui scellera son destin de militante. Infirmière de 1954 à 1955, elle porte en elle la noblesse de sa profession, témoin des souffrances et des espoirs qui se mêlent dans la réalité brutale de la guerre.

Dans les méandres du temps, cette moudjahida, à l'aube de ses vingt ans, se confie, dévoilant les trésors de son enfance. Sa voix résonne, porteuse d'un engagement inébranlable. Yamina Cherrad Bennaceur relate les défis auxquels elle a été confrontée dans sa vie de moudjahida. Elle décrit les difficultés de la clandestinité, les rencontres avec d'autres combattants, les moments de peur et d'incertitude, mais aussi les moments de solidarité et de camaraderie. Elle nous fait entrer dans les coulisses de la lutte pour l'indépendance de l'Algérie, décrivant les opérations secrètes, les combats acharnés et les sacrifices nécessaires pour atteindre la liberté. L'ouvrage se divise en trois parties distinctes, chacune retraçant une étape cruciale de son engagement dans la lutte pour l'indépendance de l'Algérie.

La première partie, « Ma vie avant le maquis », nous plonge dans les premières années de sa vie, marquées par la formation de sa conscience politique et son engagement au sein du FLN. L'auteure nous dévoile les figures qui ont marqué son enfance, ainsi que ses actions au service du FLN avant de rejoindre les rangs du maquis. Les raisons qui l'ont poussée à s'engager dans l'ALN trouvent

leur révélation à travers des anecdotes éloquentes, là où elle apprit les consignes :

« Ne jamais sortir seul, ne rien demander, ne rien exiger plus, ne pas être gourmand, ne pas choisir les meilleurs morceaux, savoir se priver, souffrir et se taire, être toujours propre, si tu meurs, l'ennemi doit te trouver propre, avec une tenue impeccable, chacun doit laver son linge, ne pas laisser de traces. Les rapports entre moudjahidine doivent être empreints de fraternité et de respect mutuel. Nous sommes tous des frères et des sœurs, aussi bien, entre moudjahidine qu'avec les civils. Aucun écart de langage n'est toléré (...) se raser la barbe tous les jours ou ne jamais ne jamais lever les yeux au passage des femmes » (Cherrad, 2018, p. 72)

Elle évoque ses camarades de l'école d'infirmières, telle que Malika Gaïd, et brosse un portrait emblématique de sa sœur aînée Nena, qui a grandement contribué à son éveil politique et à sa formation. Le 12 novembre 1956, Yamina Cherrad-Bennaceur franchit le pas et rejoint le maquis. Elle avait alors vingt ans. La deuxième partie, « Ma vie au maquis », constitue le cœur du récit. Yamina Cherrad-Bennaceur nous entraîne dans ses nombreux déplacements, ses rencontres et ses expériences au sein du maquis. Elle évoque son mariage avec le martyr Bachir Bennaceur, son travail de soignante et son rôle crucial dans la formation de jeunes aspirants à la médecine. Malgré les épreuves et les dangers, ses souvenirs restent vifs et vibrants, témoignant de son engagement indéfectible pour la liberté. La troisième partie, « De Jijel à la ferme Ameziane », raconte le retour à la vie civile après l'indépendance. Yamina Cherrad-Bennaceur évoque les difficultés de la reconstruction et son combat pour la reconnaissance du rôle des femmes dans la lutte pour la libération. Bien qu'elle admette ne pas se souvenir de tous les détails, Yamina Cherrad-Bennaceur parvient à restituer avec justesse les ambiances et les atmosphères de la guerre. Elle donne vie aux personnes qu'elle a côtoyées, notamment les jeunes filles issues des mechtas et des douars qui offraient généreusement leur aide et qui étaient curieuses de savoir qui sont ces jeunes filles qui ont quitté leurs familles pour rejoindre le maquis

« Je discutais beaucoup avec les femmes qui me faisaient par de leur étonnement de voir une jeune fille parmi les moudjahidine. Elles me posaient sans cesses les mêmes questions : « comment tu as décidé de monter au maquis ? est-ce que tu as une mère ? une famille ? comment ça se passe ? comment fais-tu pour dormir dehors ? » » (Cherrad, 2018, p. 77)

L'auteure rend un vibrant hommage à celles qui ont offert refuge, aux femmes rurales qui ont bravement fait face au danger, à la peur et à la faim, sur ce point elle nous décrivait le quotidien de l'une des femmes qui ont apporté leur soutien avec les maigres ressources dont elles disposaient. Elle souligne la générosité et le courage de ces gens simples qui ont tendu la main avec ce qu'ils avaient. Madame Cherrad nous faisait la description d'une journée ordinaire d'une femme, probablement la belle-fille d'une famille. Dès l'aube, elle se lève avant les autres membres du foyer pour accomplir une série de tâches domestiques routinières. Elle commence par balayer l'âtre et raviver le feu, puis s'occupe de diverses autres activités. La belle-fille prépare ensuite le café qu'elle sert dans des tasses, mais elle ne s'en sert pas elle-même, laissant les autres être servis en premier, elle s'adonne aussi à des tâches extérieures, comme le jardinage, et ramener du bois, des herbes et un oignon. Enfin, elle ressort pour revenir avec deux grandes cruches, l'une portée sur la tête et l'autre sur l'épaule, répétant ainsi le scénario matinal. (Cherrad, 2018, p. 112).

Yamina Cherrad-Bennaceur consacre notamment une partie importante de son récit à l'accusation injuste dont elle a été victime, à son procès et à son innocence finalement prouvée. Elle décrit avec émotion cette épreuve difficile et la détermination avec laquelle elle a lutté pour faire éclater la vérité.

« Je remercie encore dieu, tous les jours, de m'avoir aidée dans cette rude épreuve dont je porte encore les séquelles. À ce jour, je suis prise de terreur quand je suis réveillée de façon brusque et je ne retrouve mes sens qu'après un petit moment » (Cherrad, 2018, p. 107)

Dans la troisième partie de son récit, Yamina Cherrad-Bennaceur aborde la fin de la guerre et les difficultés rencontrées au lendemain de l'indépendance. Malgré les conflits persistants et les conditions de vie difficiles, l'auteure garde un souvenir ému de ses camarades et amis tombés au champ d'honneur. Elle leur rend hommage dans son ouvrage, leur mémoire continuant à vivre à travers

ses écrits. Yamina Cherrad-Bennaceur insiste sur la dimension collective de son expérience, utilisant souvent le « nous » pour se situer dans un lieu de partage et de solidarité. Elle souligne l'importance du soutien mutuel et de la camaraderie qui ont permis aux combattants de traverser les épreuves de la guerre. L'auteure reconnaît que les années 1960/61 ont été les plus difficiles, à côté de la mort de son époux Si Bachir Bennaceur en martyr la nuit du 1 au 2 décembre 1961 à Constantine dans le quartier de Faubourg-Lamy, ces années ont été aussi marquées par la pénurie et les incertitudes.

« Dans mon souvenir, les années 60 et 61 ont été les plus dures. Pour nous moudjahidine et pour la population. Celle-ci a été forcée à rejoindre les camps de regroupement. Les éléments de l'ALN étaient isolés et les déplacements très risqués. Le manque de nourriture se faisait sentir et les médicaments nous parvenaient difficilement. Les hivers ont été rigoureux et nous manquions de moyens pour ne pas dire de tout. Il nous arrivait de dormir de plus en plus souvent à la belle Etoile. Dieu merci, nous résistions aux épreuves. » (Cherrad, 2018, p. 143)

Yamina Cherrad s'est retrouvée seule dans une ville (Constantine) où elle ne connaissait personne. Elle avait le sentiment d'être abandonnée, perdue, et surtout elle s'inquiétait pour son enfant. Said est né le 11 décembre 1961, dix jours après la mort de son père. Said est né le 11 décembre 1961, dix jours après la mort de son père. Dans son récit, elle exprime son incompréhension et sa frustration face aux divisions internes qui se sont manifestées après l'indépendance de l'Algérie. Elle se questionne sur les raisons de ces dissensions, alors que le but commun de la libération avait été atteint. Elle s'interroge sur les causes de ces tensions, qui semblent surgir au moment même où le pays a besoin de s'unir pour relever les défis de la reconstruction « *Je ne comprenais plus rien. Pourquoi se déchirer ainsi, notre but commun enfin atteint ? qu'est ce qui pouvait bien nous opposer, à l'heure de la reconstruction, face aux défis de l'indépendance ?* » (Cherrad, 2018, p. 160). Cependant, elle refuse de s'apitoyer sur son sort et préfère mettre en avant l'esprit de solidarité et d'espoir qui animait la population algérienne.

« Dieu, qu'elles étaient belles, ces années de lutte pour un idéal, l'indépendance de l'Algérie et la liberté de tous les Algériens. Des années chargées de frayeur et de terreur, parfois de prières, souvent de rêves. Et d'espoir, toujours. À cette époque, il nous fallait surmonter la peur et puiser en nous les forces nécessaires pour mener le combat à chaque instant » (Cherrad, 2018, p. 17)

Au-delà de son récit personnel poignant, Yamina Cherrad Bennaceur se fait la porte-parole de toutes les moudjahidates, ces femmes courageuses dont l'histoire a été longtemps occultée. Elle réaffirme leur place légitime dans la lutte pour l'indépendance de l'Algérie et souligne leur contribution essentielle à la construction de la nation. En racontant son histoire et celle de ses compagnes, elle nous rappelle l'importance de préserver la mémoire de ces femmes remarquables et de leur rendre l'hommage qu'elles méritent.

Les deux récits, qu'il s'agisse du témoignage de Yamina Cherrad Bennaceur ou du roman de Yamina Mechakra, présentent des similitudes frappantes qui poussent le lecteur à s'interroger sur les liens possibles entre les deux femmes et leurs expériences respectives. Ainsi, nous retrouvons des éléments communs tels que la présence d'un enfant blessé. Mohamed dans le témoignage de Cherrad originaire de Oueled Allioua et l'imputation de son pied « Nous étions en 1958. Notre responsable de santé qui allait devenir mon époux. Bachir Bennaceur et moi avons dû l'amputer du pied et tailler dans les tissus de la jambes » (Cherrad, 2018, p. 94), et Salah dans le roman de Mechakra « J'étais presque délivrée de mon mal quand je décidai d'aller m'occuper des cadavres. Salah était à l'entrée de la grotte. Il regardait mes jambes, lui qui n'en avait pas ». (Mechakra, 1979), tous deux nécessitant des soins et une amputation. Ces scènes similaires invitent à se questionner sur les liens entre ces personnages de fiction et la réalité vécue par ces infirmières au maquis. De plus, les deux femmes partagent un parcours similaire en tant qu'infirmières au sein du maquis, prodiguant des soins et un soutien précieux aux combattants, tant sur le plan physique que moral. Elles ont également toutes deux traversé de grandes épreuves dans leur vie personnelle, étant devenues Mères Courage après avoir perdu leur compagnon pendant la guerre. Ces parallèles entre les récits de vie et la fiction soulèvent ainsi des interrogations sur la nature des liens entre ces deux femmes, leurs expériences respectives, et la manière dont la réalité historique a pu influencer ou inspirer la création d'un personnage de fiction.

La Tunisie a joué un rôle important dans leur parcours. Après avoir été grièvement blessée lors de l'éclatement de la grotte, Yamina Cherrad Bennaceur a trouvé refuge et soins en Tunisie. Ce pays lui a offert un lieu de convalescence et de sécurité, loin des dangers de la guerre. Après la fin du conflit, Yamina Cherrad Bennaceur a trouvé un soutien moral important auprès de la famille Bennaceur qui était exilée en Tunisie. Elle a pu y élever son fils dans un environnement familial stable et favorable, et y exercer son métier d'infirmière. Dans son roman « La Grotte éclatée », Yamina Mechakra utilise la Tunisie comme un lieu de résilience. Après l'éclatement de la grotte qui symbolise la fin d'une époque et le début d'une autre, plus difficile, où la femme combattante n'a pas sa place. La Tunisie est également le lieu où l'infirmière le personnage capital du roman et son fils trouvent le soin pour un nouveau départ, loin des dangers et des incertitudes de la guerre. Vers la fin et avec son retour à la grotte, là où son histoire a commencé Mechakra a donné un nouvel espoir à l'héroïne pour un avenir meilleur.

Conclusion

Dans de nombreux récits, les femmes sont représentées de manière stéréotypée, souvent réduites à des rôles de soutien plutôt qu'à des figures actives de la résistance. Cette distorsion peut être attribuée à des constructions sociales et culturelles qui privilégient les récits héroïques masculins, laissant peu de place à une compréhension nuancée des contributions féminines. Interroger les femmes combattantes que ce soit à travers le témoignage ou la fiction permet de recueillir des données inédites sur la guerre, d'élargir les perspectives de recherche et d'explorer des dimensions souvent négligées, telles que l'histoire sociale, les souvenirs collectifs, la dynamique familiale et les transformations induites par la colonisation. Cependant, l'histoire des femmes combattantes a été longtemps occultée, oubliée ou censurée dans les récits dominants. Cet oubli ne doit pas être interprété comme une absence de mémoire, mais plutôt comme une mémoire « en transit », comme l'a souligné l'historien J. P. Rioux. L'étude du témoignage autobiographique, comme celui de Yamina Cherrad Bennaceur, permet de confronter ces représentations aux réalités vécues. Ces récits personnels mettent en évidence les motivations, les luttes et les sacrifices des femmes dans le maquis, révélant une diversité d'expériences souvent ignorées. En intégrant ces voix, nous pouvons reconstruire une image plus complète et authentique de leur engagement. En valorisant les témoignages des

maquisardes et en commémorant les moudjahidates, nous honorons non seulement notre héritage historique, mais nous préparons également les bases d'un avenir éclairé par les idéaux de liberté. Yamina Cherrad Bennaceur à travers son récit autobiographique « Six ans au maquis », nous a donné la matière afin d'examiner de près le quotidien des moudjahidates engagées dans la lutte armée.

La fiction, en s'ancrant profondément dans les méandres de l'Histoire, enrichit notre compréhension de la condition humaine, surtout en ce qui concerne la représentation des femmes dans la lutte pour l'indépendance algérienne. Dans le concert vibrant des témoignages, les mémoires des anciennes combattantes et des militantes résonnent comme des chants d'héroïsme et d'humanité, révélant les parcours souvent méconnus de celles qui ont joué un rôle crucial dans cette épopée. Ces récits intimes, fruits d'une profusion salutaire, mettent en lumière la capacité de l'âme humaine à s'élever au-dessus des épreuves les plus terribles. Ils nous plongent au cœur de l'épopée algérienne, faisant revivre les combats acharnés, la fraternité, le sacrifice, et les défis surmontés avec courage. À travers ces témoignages romancés, nous découvrons des femmes et des hommes ordinaires confrontés à des situations extraordinaires, des êtres humbles qui ont puisé dans leurs forces intérieures pour devenir les véritables artisans de la liberté. Yamina Mechakra, par le biais de la fiction, explore les conséquences de la guerre sur les femmes, mettant en scène un personnage féminin confronté à la violence, à la perte et à la reconstruction. Son roman constitue un témoignage poignant des traumatismes de la guerre et de la résilience des femmes qui ont sacrifié leurs vies pour l'Algérie indépendante.

En nous appuyant sur le témoignage de Yamina Cherrad Bennaceur, et le roman de Yamina Mechakra nous avons exploré les dimensions les plus intimes et personnelles de son parcours, tout en nous efforçant de restituer la complexité de son expérience en tant que femme combattante et mère de famille. Les œuvres convergent sur un point essentiel : le rôle crucial des femmes dans la lutte pour la libération, elles rendent hommage à ces femmes courageuses et déterminées, contribuant à préserver leur mémoire. Les deux récits, empreints d'une vérité poignante, révèlent la complexité de la guerre, ses horreurs et ses moments de grâce, tout en soulignant que l'héroïsme ne se mesure pas à la grandeur des exploits, mais à la force de l'esprit et à la profondeur des convictions. Ce travail de mémoire et d'analyse permet de donner voix à ces figures souvent reléguées dans l'ombre de l'histoire officielle,

facilitant ainsi une compréhension plus complète de leur place et de leur rôle dans la lutte pour l'indépendance de l'Algérie. En ce sens, bien que fiction et vérité historique s'entremêlent. Ainsi, l'histoire de ces infirmières de guerre se pare d'une grandeur épique, transcendant les frontières du temps et de l'espace pour incarner la lutte éternelle du peuple algérien pour son indépendance. la littérature devient un vecteur essentiel pour rétablir l'héritage de ces femmes et éclairer leur impact durable sur la société algérienne.

Bibliographie

Achour Christiane Chaulet, (2012), "Ecrits d'Algériennes et guerre d'indépendance Témoignages et créations". Confluences Méditerranée, 2(81), pp. 189-203.

Cherrad Yamina, (2018), six ans au maquis, Algérie, elKalima.

Halbwachs Maurice, (1968), La mémoire collective, Paris, PUF.

Halley Achemy, (2015), Marguerite Yourcenar archive d'une vie d'écrivain. (Grand, Éd.) Snoeck.

Joutard Philippe, (1983), ces voix qui nous viennent du passé. Paris, Hachette.

Mechakra Yamina, (1979), La grotte éclatée, Algérie, ENAG.

Perrot Michelle, (1982), "L'histoire orale des femmes, pour quelle histoire ?" Bulletin de l'Institut d'Histoire du Temps Présent (Supplément n°3), pp. pp. 39-53.

Récupéré sur Url :
https://www.persee.fr/doc/ihtp_12565733_1982_num_3_1_181 consulté le 25/04/2024

Biographie de l'auteur

Imene Nahoui est doctorante en littérature francophone à l'université Lounici Ali Blida 2, rattachée au laboratoire RIDILCA. Ses travaux portent sur la mémoire dans le roman algérien francophone postcolonial.